

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 51 (1959)
Heft: 10

Artikel: Vue de Varsovie
Autor: Joliat, Vera
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les primes, calculées en fonction du risque présenté par la collectivité assurée, sont très souvent inférieures à celles perçues dans l'assurance individuelle. Si l'assurance des soins médicaux et pharmaceutiques telle qu'elle est prévue par la Lama n'impose aux caisses qu'un minimum de prestations, la pratique a vu se développer une quantité d'institutions qui permettent à chacun de se prémunir efficacement contre les conséquences de la maladie, dans la mesure de ses besoins et de ses possibilités matérielles.

Vue de Varsovie

Par *Vera Joliat*

« Il y a quatre ou cinq ans, je ne serais pas venu dans votre hôtel, ouvertement, comme ça! » me dit l'homme qui a été en prison. (Ses dents étaient en piteux état et il boitait légèrement.) « J'aurais eu peur! Mais maintenant, je crois que ça ne craint plus rien. » La femme que le régime a expropriée de la maison de son enfance ajouta pensivement: « Oui, j'ai entendu dire qu'en Albanie, en Roumanie et ailleurs, les gens ont encore peur – nous pas! »

Je viens de passer un peu plus de quinze jours à Varsovie. Pendant ce séjour, je me suis astreinte à éviter les excursions officielles, les réceptions et les voyages accompagnés. Je me suis comportée en tout point comme je l'aurais fait dans n'importe quel autre pays étranger intéressant et un peu déconcertant à la fois. Je suis allée au théâtre; je me suis assise dans les cafés, j'ai été voir des amis, chez eux; j'ai acheté un billet et j'ai pris le train pour Cracovie; j'ai pris mes repas dans des restaurants de luxe et dans des gargottes d'ouvriers; j'ai été chez le coiffeur, j'ai fait mes courses en tram, je suis allée au cinéma et, bien entendu, j'ai parlé aux gens. J'ai parlé à des Polonais que j'avais connu à l'étranger, aux amis de mes amis pour lesquels j'étais munie d'une recommandation, à la femme assise à côté de moi chez le coiffeur et au jeune homme qui m'avait donné du feu dans le train. J'ai parlé à des journalistes et des religieuses, des ouvriers spécialisés et des acteurs de théâtre, des étudiants, des médecins, des chauffeurs de taxi, des manucures – en fait, à tous ceux qui ont croisé mon chemin et qui pouvaient dire quelques mots dans une langue autre que le polonais ou le russe. J'ai parlé à des gens qui étaient pour le régime, à d'autres qui étaient contre, et à ceux, enfin, dont les seules réactions politiques se bornaient à un sourire et à un haussement d'épaules.

Les impressions que reflète cet article sont forcément superficielles, comme le seraient celles de n'importe quel touriste n'ayant fait qu'un bref séjour dans un pays dont il ne connaît pas la langue; si elles contiennent des contradictions, c'est parce qu'elles repro-

duisent les vues contradictoires que j'ai recueillies auprès des Polonais eux-mêmes. Toutes les personnes que j'ai pu rencontrer ont parlé sans hésitation et en pleine confiance; je ne pense pas que l'on m'ait menti de propos délibéré et je suis certaine que personne n'a eu peur d'exposer son point de vue.

Premières impressions. « Ne vous laissez pas décourager par votre première impression de Varsovie », m'a-t-on dit anxieusement. « Nous nous débattons dans mille difficultés mais, dans l'ensemble, les choses vont mieux qu'elles n'en ont l'air. » En fait, mon impression première, celle qui est restée la plus forte, a été celle d'une vie *normale*. La vie courante est bien plus ordinaire, bien moins morose et tragique, et surtout infiniment plus agréable que tout ce que j'ai pu imaginer. La foule qui peuple les rues et envahit cafés, cinémas et théâtres a bien l'air d'être un peu lasse et un peu fripée, mais elle est aussi décontractée et bon enfant; les passants sourient, bavardent, discutent, s'arrêtent devant les devantures; les amoureux se tiennent par la main, les jeunes mamans poussent des voitures d'enfant et murmurent à leurs bébés de tendres bêtises universelles; les gens promènent leurs chiens, s'arrêtent pour acheter une glace, des fraises, des fleurs ou même des livres d'occasion à l'un ou l'autre des kiosques ou étalages. Il n'y a aucun sentiment d'appréhension ou de désespoir, pas plus, d'ailleurs, que d'acharnement socialiste. L'accent semble porter sur l'acte de vivre et de vivre agréablement, dans toute la mesure du possible.

Les jeunes femmes surtout sont fraîches et jolies dans leurs robes d'été (les vêtements féminins sont, comme en Europe occidentale, bien moins chers que ceux des hommes); elles sont généralement soignées, impeccablement maquillées et elles portent leurs gants en nylon blanc d'un air résolu. On voit encore de vieilles paysannes – paquets informes de vieux vêtements, la tête serrée dans un fichu – mais il n'y en a plus beaucoup. Les hommes sont beaucoup plus relâchés dans leur tenue vestimentaire; ils portent souvent des sandales et refusent de sacrifier aux servitudes d'une cravate; cela est peut-être la différence la plus frappante entre eux et une foule occidentale. Les enfants sont gentiment habillés à la manière du début du siècle; la Pologne doit être un des derniers pays au monde où les enfants portent encore des costumes de matelot. Eux seuls n'ont pas l'air fatigués; ils sont frais et roses, et on leur inculque des manières charmantes et un peu désuètes: on apprend aux petites filles à faire la révérence et aux petits garçons à baisser la main des dames.

Une autre différence avec une ville de l'Ouest est l'absence de réclames lumineuses. Quelques grands magasins ont des panneaux au néon ainsi que les lignes aériennes occidentales (B. E. A., Air-France, K. L. M.); de nuit, la ville paraît calme et un peu morte (l'éclairage des rues est insuffisant, sans plus). De jour, la seule

publicité sont les affiches des théâtres, cinémas, expositions d'art, récitals, événements sportifs; toutes ces manifestations sont d'ailleurs très courues et il n'est pas toujours facile de trouver des places. Il y a quinze théâtres à Varsovie qui jouent Shakespeare, Tchékhov, Molière, Dürrenmatt, Shaw, Beckett, Ionesco, Brecht, Ugo Betti, T. S. Eliot et – bien entendu – des auteurs polonais; les gens se plaignent souvent qu'il n'y a pas assez de théâtres. Les films parcourent toute la gamme – de Brigitte Bardot aux comédies soviétiques (parfaitement: comédies!) en passant par le néo-réalisme italien – un ensemble largement représentatif, donc, qui arrive sur les écrans varsoviens avec un décalage moyen de deux ans par rapport aux premières occidentales.

La circulation est assez forte, bien que moins dense que dans une capitale de l'Ouest. Sa réglementation commence à poser des problèmes qui iront en empirant et que les autorités s'efforcent de résoudre en infligeant des amendes assez rigoureuses. Le succès n'est qu'assez relatif; les Polonais ne sont pas un peuple qui se plie naturellement à la discipline, et ils éprouvent quelque difficulté à comprendre pourquoi on veut les obliger à se plier à des mesures aussi restrictives que les signaux lumineux de la circulation. Il y a peu de voitures privées; les plus courantes, de fabrication polonaise ou russe, consomment de coûteuses quantités d'essence, et les quelques autos françaises et italiennes ne sont pas assez robustes pour les chemins vicinaux du pays.

Architecturalement, la ville est un fidèle reflet des nombreux caprices de l'humeur politique auxquels elle a été exposée depuis 1945, lorsque la reconstruction, héroïque et folle, l'a fait resurgir de l'amas informe des décombres de la guerre. Il y a des rues entières d'architecture « soviétique », massive et austère, des églises en style baroque, reconstruites avec amour, des élégantes maisons modernes de location et des vieilles rues qui ont été refaites pierre par pierre, exactement comme elles étaient jadis, non pas avant la guerre, mais comme on peut les voir sur les gravures du XVIII^e siècle. Ce sont les rues que les Polonais préfèrent. Les visages s'éclairent d'un sourire en parlant de l'exquis « Stare Miasto » (vieille ville), avec ses étroites ruelles et sa charmante place du XVII^e siècle. « C'était une folie monumentale de reconstruire tout ça », vous diront les gens – mais ils vous le diront avec une telle tendresse et une telle fierté! Et quelqu'un ajoutera avec le même air de défi – à moitié sourire et à moitié sanglot – « ... et puis, c'était une folie de vouloir reconstruire Varsovie! »

Mais ils l'ont reconstruite quand même, bien qu'il reste encore beaucoup à faire et bien que ça et là le plâtre de beaux bâtiments tout neufs commence déjà à s'écailler. Il reste encore des amoncellements de décombres, surtout dans le centre de la ville (la reconstruction a commencé par les faubourgs); les questions d'urbanisme

sont débattues passionément par toute la population, et certains projets sont remis de mois en mois pendant que la discussion fait rage.

La bâtie la plus haïe de Varsovie domine la ville: c'est l'énorme Palais de la Culture et de la Science, offert par l'Union soviétique. Il est monumental, il est hideux — personne n'en veut! Il contient un amphithéâtre de quatre mille sièges, plusieurs théâtres, une piscine, des cinémas, des salles de conférence, une excellente librairie internationale, des restaurants... Il se dresse au milieu d'une immense place vide, comme une espèce d'« Empire State Building » agrémenté d'ornements en pierre taillée, partout où on a pu en mettre — une cathédrale stalinienne! Seulement, les Polonais s'entêtent à préférer leurs propres cathédrales qu'ils ont reconstruites avec tendresse.

Entre temps, les gens emménagent avidement dans des appartements flambant neufs, avant que les ascenseurs ne se soient mis à fonctionner, avant même que l'on ait installé l'électricité dans les escaliers et bien avant que les façades des maisons ne soient achevées. Un trait typique de la vie de Varsovie est que les gens déménagent constamment — qu'ils viennent de déménager ou qu'ils s'apprêtent à emménager dans un appartement neuf. Les adresses et les numéros de téléphone changent du jour au lendemain — heureusement, on peut généralement retrouver ses amis, le soir, à leur café préféré.

Faits et chiffres. Environ 90 % de toute cette construction effrénée se trouve entre les mains de l'Etat. La majorité des 10 % restants est effectuée par les coopératives — coopératives professionnelles, coopératives d'usine ou même juste quelques personnes qui mettent leurs efforts en commun. Ces coopératives avancent 10 % de fonds nécessaires, les autres 90 % sont fournis par des prêts d'Etat à faibles taux d'intérêt, remboursables en vingt-cinq ou trente ans. En théorie, il est également possible de construire dans les mêmes conditions une maison privée pour un seul ménage. Cela est très rare à Varsovie même, car il faut une autorisation de la commission d'urbanisme et les terrains dans la ville font prime. J'ai vu, toutefois, de nombreuses maisons de ce type dans la campagne avoisinante: des maisons neuves, solides, dépourvues de tout pittoresque, construites en briques, et je me suis laissé dire que cet usage est très répandu dans les villes cossues de la région minière de Silésie.

L'appartement type à Varsovie se compose de deux chambres de dimensions moyennes, d'une cuisine avec fourneau à gaz et frigidaire et d'une petite, mais très moderne salle de bains. Le loyer de cet appartement type, y compris le chauffage, mais avec de l'eau chaude deux fois par semaine seulement, est de 150 zlotys. C'est peu si l'on songe que le salaire moyen à Varsovie est de 2000 zlotys par mois.

Tout au bas de l'échelle des salaires se trouvent les femmes de ménage qui nettoient les bureaux. Elles touchent 500 zlotys par

mois; viennent ensuite les bonnes dans les ménages privés qui reçoivent 800 zlotys et leur déjeuner. Un préposé des postes gagne environ 1200 zlotys; une secrétaire particulière ou un dessinateur dans un bureau d'architecte, 2000 zlotys; un ingénieur ou un mineur silésien, 4000 zlotys.

Les prix des vêtements ont baissé d'une façon appréciable depuis le 1^{er} juin de cette année, mais un bon complet coûte encore au moins 400 zlotys; une chemise, 200 zlotys. Les prix des robes d'été, toutefois, commencent à partir de 100 zlotys et ne dépassent pas de 400 à 500 zlotys. Le cuir est rare et cher: les sacs à main sont en matière plastique – même les plus élégants; une paire de chaussures coûte au moins 200 zlotys; des chaussures de qualité, 500 zlotys. Un repas dans un « milk-bar » revient de 15 à 20 zlotys – dans un bon restaurant de 80 à 100 zlotys. Les carottes, les pommes de terre, les produits maraîchers et le pain coûtent de 1,50 à 3 zlotys le kilo; les ménagères font encore la queue pour la viande; les agrumes sont rares; mon séjour a coïncidé avec la saison des fraises et des cerises qui coûtaient de 5 à 6 zlotys le kilo. Une casserole coûte environ 90 zlotys, un percolateur à café, 130 zlotys; un bon fauteuil moderne (dans un magasin de l'Etat), 400 zlotys; l'étoffe à rideaux, 85 zlotys le mètre.

Tous les magasins ne sont pas gérés par l'Etat; pour certaines marchandises et services, comme la pâtisserie, la réparation des chaussures, le nettoyage à sec, etc., la partie de la population qui peut se permettre de payer les prix légèrement plus élevés des établissements privés, continue à s'y achalander.

Tout au long de la rue Marszalkowska, au-delà du Palais de la Culture, on trouve rangée sur rangée de ces petites boutiques privées – fragiles baraques, voués à la démolition dans peu d'années, mais que l'on tolère et encourage même, entre temps – un peu comme en Allemagne occidentale au lendemain de la guerre, à cause de leur effet vivifiant sur l'économie. Les fleurs et les fraises vendues dans les rues sont, elles aussi, le produit des petits terrains privés aux portes de Varsovie. Dans les établissements de coiffure étatisés, chaque coiffeur a son lot personnel de peignes et de papillottes, et même sa propre collection de journaux et d'illustrés; les clientes paient un supplément à la manucure pour la laque à ongles qui lui appartient en propre.

Si l'on songe au rapport entre les salaires et les prix, il n'y a pas lieu de s'étonner que beaucoup de gens ont deux emplois: le conducteur de poids lourds fera un peu de culture maraîchère dans son jardin; la secrétaire particulière donnera des leçons de français; l'ingénieur sera consultant dans une deuxième entreprise. Il est naturellement tout à fait courant que plusieurs membres de la même famille tiennent chacun un emploi: le mari et la femme, par exemple, ou bien les parents et les enfants adultes. Même ainsi il

n'est pas toujours facile de joindre les deux bouts, et après le travail il y a les fonctions bénévoles les plus diverses — ainsi, presque chaque personne que j'ai pu rencontrer semblait faire partie d'un comité quelconque — puis il y a le théâtre, les concerts, le cinéma; il y a les interminables discussions dans les cafés, les invitations que l'on accepte et que l'on rend. Tout cela permettra peut-être d'expliquer deux choses: le fait que tous les adultes à Varsovie ont toujours l'air d'être fatigués et que pour ainsi dire personne ne cherche à faire des économies.

Ce deuxième phénomène a aussi, bien entendu, d'autres raisons; il y a peu de stimulant pour l'épargne et beaucoup de scepticisme à l'égard de la sécurité que peut résERVER l'avenir. Les malheurs du passé ont engendré une philosophie du provisoire, qui n'est pas nécessairement amère, mais qui dit en substance: « Profitons de la vie tant que c'est possible! » Il y a des indications que le régime aimerait encourager l'épargne. Les caisses d'épargne organisent périodiquement des loteries auxquelles l'heureux déposant de plus de 6000 zlotys peut gagner une voiture (mais où prendrait-on l'argent pour s'en servir?). On s'aperçoit nettement qu'au cours des deux dernières années la monnaie est devenue beaucoup plus lourde, le crédit beaucoup moins facile, la dépense publique infiniment plus prudente, et que tout cela a coïncidé d'une manière frappante avec un plus grand libéralisme politique du régime.

Problèmes et solutions. Les gens sont tout disposés à discuter avec franchise des problèmes quotidiens auxquels se heurtent le régime et la société. En voici quelques-uns, pris au hasard:

Désordre et corruption dans la fonction publique. J'ai entendu beaucoup de plaintes à ce sujet. Il y a des gens qui détiennent des cartes d'identité « provisoires » qui leur ont été délivrées il y a six ans; un léger pot-de-vin fera retrouver comme par miracle un acte de naissance « égaré »; des scandales éclatent périodiquement à cause des détournements de fonds commis par des fonctionnaires. Des lois rigoureuses ont été promulguées récemment à ce sujet, mais la population continue à douter de leur effet. Seul Gomulka lui-même est, de notoriété publique, au-dessus de tout soupçon: « Il a réduit lui-même son traitement de moitié dès qu'il a pris le pouvoir », m'a-t-on dit avec fierté. — « Je sais exactement où il habite et son appartement n'a en tout et pour tout qu'une pièce de plus que le mien. » Une bonne part de sa très réelle popularité repose sur cette conviction.

La courbe démographique est en pleine ascendance et menace de devenir un nouveau casse-tête. Le contrôle des naissances est bien entendu combattu par le clergé; on pourrait croire facilement qu'il s'agit là du seul véritable sujet de discorde entre l'Eglise et l'Etat.

L'afflux dans les grandes villes. Pour l'instant, personne n'a le droit de venir s'établir à Varsovie sans autorisation spéciale du gouvernement (donnée dans le cas de pénurie de personnel dans telle ou telle autre branche spécialisée). Les migrations de la populations entre les autres villes moins surpeuplées ne sont soumises (pour l'instant) à aucune restriction.

La course aux professions libérales existe en Pologne comme partout ailleurs, malgré les salaires et les primes élevés consentis, par exemple, aux mineurs et aux ouvriers spécialisés d'usine. Les inscriptions dans les universités commencent à décroître légèrement, au fur et à mesure que les jeunes s'aperçoivent qu'un diplôme n'est pas nécessairement un passeport pour une vie matérielle meilleure, mais la jeune ouvrière continue, comme partout ailleurs, à vouloir devenir dactylo ou vendeuse (bien que j'aie entendu parler d'une jeune fille d'origine bourgeoise qui aurait décidé de devenir ouvrière spécialisée dans l'industrie sidérurgique et qui aurait mis son projet à exécution).

La délinquance devient un problème croissant, car la vague d'amnisties qui a suivi l'« octobre polonais » a englobé un bon nombre de détenus de droit commun. La police est insuffisamment étoffée pour mener une lutte pleinement efficace. Elle se heurte à de sérieuses difficultés de recrutement, dues en partie à la modicité des traitements. La délinquance juvénile, par contre, semble être en perte de vitesse, après avoir atteint son point culminant il y a environ un an.

Liberté de la presse. « Non, notre presse n'est pas libre », me dit un journaliste avec une nuance de tristesse. « Elle l'était entièrement il y a seulement deux ans, mais elle ne l'est plus aujourd'hui. Je m'imagine qu'il convient de voir là plutôt un recul préventif qu'une pression soviétique. Il s'agit en somme d'une mesure prophylactique... voyez-vous, il nous faut à tout prix cinq ou six années de tranquillité. Donc, nous avons un censeur – pas un policier de la N. K. V. D., mais un brave garçon d'ancien journaliste. Il lui arrive de vous téléphoner pour vous demander si vous croyez vraiment que tel ou tel autre paragraphe ne froissera pas la susceptibilité des Russes... Une longue discussion s'ensuit généralement... Mais ce qui est triste, voyez-vous, c'est qu'il est toujours plus facile de retirer des libertés que de les rendre... »

Les *transports en commun* sont surchargés et le sol sablonneux de Varsovie empêche la construction rentable d'un métropolitain. Les autorités cherchent à tourner la difficulté en espaçant les heures de travail. Certaines entreprises commencent à travailler à 6 heures du matin, d'autres, à 7 heures, à 8 heures et même à 11 heures. Le travail se termine donc entre 2 heures et 7 heures de l'après-midi. Les heures moyennes de présence sont de 7 h. 30 du matin à 3 h. 30

de l'après-midi; la majorité des employés et ouvriers consomment par conséquent leur repas principal de la journée entre 3 heures et 5 heures de l'après-midi. Mais les heures de pointe restent encombrées, et il est souvent impossible de trouver même un taxi.

La *prostitution* fleurit modestement malgré tous les efforts du régime. La *mendicité* semble pouvoir être exercée en toute légalité, bien qu'il n'y en ait pas beaucoup. La *boisson* reste le traditionnel péché mignon des Polonais; on voit couramment des hommes ivres dans les rues et dans les cafés, et j'ai entendu critiquer le système selon lequel les établissements détaillant les spiritueux rétribuent leur personnel, tout au moins en partie, sur la base du rendement.

Vu et entendu...

Dans la rue – un jeune homme au complet fatigué, probablement un étudiant, baise cérémonieusement la main de deux jeunes filles qu'il vient de rencontrer.

A la campagne – un dimanche matin: la messe des petits dans une église de village; les enfants envahissent la place, resplendissants dans leurs habits du dimanche – des rubans dans les tresses des petites filles.

« ... Et quand vint l'octobre polonais, il n'y avait pas de statue de Staline à détruire. Nous sommes le seul pays socialiste qui n'en ait jamais eu. Bien sûr, il y en avait une de *projetée*, seulement le comité d'étude en changeait l'emplacement deux fois par an. On n'a jamais réussi à l'ériger... »

La Vieille Place dans le « *Stare Miasto* » au coucher du soleil – arrivent cinq ou six camions dont deux transportent des orchestres de jazz et les autres des jeunes des deux sexes, déguisés en chevaliers du moyen âge, en Tahitiennes, en rois et reines, en apaches, revenants, évêques, maharajahs, demi-mondaines... certains portent des costumes qui proviennent de toute évidence de la garde-robe d'un quelconque théâtre, d'autres sont vêtus de carton-pâte, de papier d'argent, de toilettes dérobées à leur grand-mère et... de beaucoup d'imagination. De nombreux jeunes arrivent à pied et à cheval. Les enfants poussent des hurlements de joie. Les jeunes commencent à jouer une pantomime sur des trétaux dressés à l'avance à cet effet. C'est la « *Jacquinade* », me dit-on – la fête traditionnelle du baccalauréat.

« Bien sûr, mon nouvel appartement n'est ni plus grand, ni plus commode que l'ancien, mais je *devais* déménager; mon ancien appartement était dans une de ces maisons neuves de l'ancien Ghetto; personne ne sait combien de cadavres sont enterrés dans la cave. Et puis, ma mère a été tuée seulement deux rues plus loin; alors, j'ai déménagé. »

Des foules d'enfants aux yeux émerveillés que l'on conduit tous

les jours à travers le Palais de la Culture. Des petits paysans, à les voir. La première génération qui a appris à lire et à écrire.

« ... Ils voulaient m'attribuer un bureau dans le Palais de la Culture, mais je n'ai rien voulu savoir. Aucun de mes amis ne serait venu là-bas me dire bonjour! »

La maison de Chopin un dimanche; un pianiste joue des préludes et des nocturnes dans le salon. Dehors, dans le jardin, une foule de toutes conditions écoute dans un silence recueilli. Même les enfants ne bougent pas.

Une dalle surélevée, à la gloire des héros du Ghetto, portant une longue inscription en polonais et en hébreux. Une poignée d'enfants l'escaladent dans l'ardeur du jeu. Ils posent gentiment pour une photo.

« ... En sortant du lycée, on m'a mis en prison pour un moment. Ensuite je me suis battu pendant la révolte de Poznan, mais ils ne m'ont pas fourré en prison pour ça. J'ai été blessé, bien entendu... »

A la campagne – une petite fille en première communiant, une couronne de roses dans les cheveux.

Des couronnes à Varsovie, fanées et poussiéreuses, accrochées aux murs contre lesquels on a fusillé des patriotes. A côté de l'une d'elles quelqu'un a tracé à la craie une croix gammée.

« ... Si seulement nous pouvions voyager. Cela fait tout drôle de pouvoir aller tranquillement à Pékin, mais pas à Vienne! »

Dans un café; un jeune homme ivre mort, la tête dans ses bras posés sur la table...

Une église fermée pour la nuit; agenouillée sur les marches de pierre, une femme en fichu, perdue dans la prière.

« ... En 1960, peut-être, nous enlèverons de la façade du Palais de la Culture tous ces colifichets en pierre, pour les nettoyer, et nous ne les replacerons plus au grand jamais! Khrouchtchev ne nous en voudra pas; c'est un homme intelligent. Cette horreur nous a été imposée avant son temps. »

Aucun placard politique; aucun portrait; pas de haut-parleurs. – « Mais non, dit négligemment quelqu'un, ce genre de choses ne prend pas ici! Pas du tout alors! »

Des actualités au cinéma: les funérailles de Dulles; les pourparlers de Genève; le voyage de Khrouchtchev en Albanie; la dernière fusée américaine; des vues de Hong-Kong... nulle insistance sur l'un ou l'autre passage du ciné-journal!

*

Varsovie s'éveille de son long cauchemar. Timidement, mais aussi généreusement et avec la foi de l'espoir, car la vie doit continuer. Elle continue, sans oublier les horreurs du passé et sans oser ne pas songer à leur retour possible. Mais, pour l'instant, le cauchemar n'est plus – le soleil brille; il y a assez à manger, il y a

même assez pour jouir un peu de la vie. Il y a peut-être un lendemain.

Sur la place morose qui entoure le Palais de la Culture, il y a une stèle qui indique la distance entre Varsovie et les autres capitales. Il y a exactement les mêmes 1112 km. jusqu'à Moscou et jusqu'à Bruxelles. Je ne sais pas si on enseigne ce petit détail géographique dans les écoles, mais il est gravé dans la pierre en plein cœur de Varsovie pour chaque citoyen, à lire et à méditer, et je crois que personne ne l'oublie jamais complètement.

Travail du dimanche et exploitation continue

Nous reprenons avec plaisir cette étude du Service de presse de l'Union fédérative du personnel des administrations et entreprises publiques, publiée dans quelques organes fédératifs de la presse syndicale.

Une conférence sur le travail du dimanche et sur l'exploitation continue a eu lieu du 14 au 16 septembre 1959 au Centre protestant du canton de Zurich, à Boldern près Männedorf, en présence de représentants de l'Eglise, du patronat et des salariés de France, d'Angleterre, des Pays-Bas, de Suède, d'Allemagne et de Suisse. On a pu constater, au cours de la discussion, que deux problèmes d'importance fondamentale se posaient pour tous les participants à la conférence, soit l'extension du travail par équipes et le travail du dimanche.

Définition du travail par équipes

L'exploitation à une seule équipe, soit la semaine normale de travail, et les limites du travail de jour sont définies pour notre pays dans la loi fédérale sur le travail dans les fabriques. La journée de travail doit être comprise, du 1^{er} mai au 15 septembre, entre 5 heures du matin et 8 heures du soir et, le reste de l'année, entre 6 heures du matin et 8 heures du soir; la veille des dimanches et des jours fériés, elle se termine à 5 heures du soir au plus tard. En pratique, la semaine normale de travail est comprise actuellement entre 7 heures du matin et 6 heures du soir.

En cas de besoin dûment justifié, le Conseil fédéral peut autoriser le fabricant à déplacer les limites du travail de jour ou à instituer

le travail de jour à deux équipes.

En cas d'exploitation à deux équipes, la journée de travail ne doit pas dépasser huit heures pour aucun ouvrier. Elle doit être com-